

C'est la même route depuis des années maintenant, depuis toujours il me semble.

Aujourd'hui, les rues seulement sont plus désertes. Salement désertes. Il est presque ridicule de regarder à gauche et à droite avant de s'engager. Il n'y a personne, ni à gauche, ni à droite. Pas âme qui vive. Même ce verbe, vivre, pour le conjuguer, il ne faut plus regarder à gauche, ni à droite. Parce que de chaque côté de nous, il y a des gens qui sont déjà tombés, des gens que nos proches connaissaient, des anonymes dans les journaux, des amis de parents, des amis, des parents.

Alors j'avance sur cette route vers la même maison depuis des années, depuis toujours il me semble, la maison de mon enfance.

Tout est calfeutré ici, depuis tellement de temps. Tout a presque cessé de vivre depuis si longtemps.

J'avance masqué. J'avance ganté. J'avance vers ce même sourire de mon père depuis tant d'années. Il est juste plus fragile, ce sourire, plus fatigué. Il me demande pourquoi je suis déguisé. Il se moque un peu de moi. Je lui explique, pour la centième fois ce qu'il se passe dehors. Son regard se voile un instant. Il me demande pourquoi je ne m'approche pas. Je lui redis pour la centième fois aussi, ce qu'il se passe entre les gens. Son regard s'éloigne à nouveau. Il me demande pourquoi je ne l'embrasse plus. J'argumente pour la millième fois que c'est impossible. Son regard se brouille et il me dit : « Je ne comprends plus le monde dans lequel je vis. »

Mais tu vis encore, toi. Même si je ne peux pas te prendre dans mes bras, même si je ne peux pas t'embrasser, même si c'est ma main gantée qui caresse furtivement la tienne comme seul au-revoir.

Tu vis sans avoir à regarder à droite et à gauche. Tu ne regardes plus qu'en arrière, vers les moments doux où l'on n'avait pas peur de se rencontrer, vers les moments doux où l'on n'avait pas peur de s'embrasser, vers ces moments où l'on n'avancait pas masqués, les

uns vers les autres. C'était quand déjà ? J'ai l'impression de ne déjà plus m'en rappeler.

Aux infos, on annonce que dans certains hôpitaux, les soignants n'ont pas le choix et font le tri des malades. Je coupe ta radio. Mon regard se voile, se brouille. Ce n'est pas la peine de me l'expliquer une centième fois, une millièmèe fois. C'est facile à comprendre, ça.

Alors je referme la porte à clef, je calfeutre, je cloisonne, je protège, du mieux que je peux. J'ôte mes gants, j'ôte mon masque et je repars tout droit. Rien à gauche, rien à droite.

Juste cette sale peur de perdre quelqu'un que j'aime.

Tom NOTI (29 mars 2020)